

Itinéraire et interdisciplinarité **La passion du coq-à-l'âne**

Nathalie Derome

Numéro 114 (1), 2005

Échos d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Derome, N. (2005). Itinéraire et interdisciplinarité : la passion du coq-à-l'âne. *Jeu*, (114), 145–148.

Itinéraire et interdisciplinarité

La passion du coq-à-l'âne

Bienvenue! dans le sous-sol de l'underground. Je m'appelle Nat Mosphère. Je suis une travailleuse du texte. On m'a demandé de témoigner à propos de la cité des ondes... (Extrait de *Nat Mosphère rencontre Super Gland*, performance à l'occasion de Champ Libre, 2002.)

L'itinérance est le lot des artistes interdisciplinaires: ne pas avoir de domicile fixe, vivre sur un territoire mobile et en questionner les frontières. La métaphore du pays qui a longtemps nourri mon travail s'étant épuisée d'elle-même en devenant presque taboue dans les milieux intellectuels de bon ton, j'imagine que je devrais maintenant parler et penser en termes de virus et de contamination, mais c'est comme pour la soie dentaire, ça ne me tente pas. *Go west*. La question du territoire entre les êtres et les réseaux de l'intimité parcourent encore mon travail.

J'ai un ami qui a eu un accident de vélo. Y'é tombé à plat ventre sur le capot d'une voiture. Y'avait pas son casque pi tsé, dé fois la tête c'est bête! parce que ça saigne, pi ça saigne beaucoup. À l'intérieur y'avait un monsieur pi une madame. Y'a vu l'homme faire signe à la femme: Hey! Chérie, ferme ta fenêtre, ok? Alors les deux, ensemble, ils ont remonté leur fenêtre. Ensuite, y'a vu la femme faire signe à l'homme: - Chérie, barre ta porte... les deux ensemble ils ont pesé sur le p'tit piton pi y ont verrouillé leur porte, ben calé dans leur banc. Mais ça avait pas d'bon sens, mon ami y voyait tout ça en panoramique, pi y continuait de saigner dans le pare-brise alors y'a cogné dans la fenêtre pi y'a dit: - Couds donc allez-vous partir les whippers? (Extrait de *Du temps d'antennes, solo low-tech*, 2001.)



Performance de Nathalie Derome à Vancouver, en 2000, à l'occasion de la Live Biennale. Photo: Merle Addison.



Performance de Nathalie Derome à Rouyn-Noranda, en 2000, à l'occasion de l'événement Passart.
Photo : Guy L'Heureux.

Choc culturel au Canada. La première fois que je suis allée jouer à Vancouver, c'était lors de la Live Biennale, à la galerie Grunt en 2000. *Girouette-Weathercock* : une performance « fricassée d'occasion » faite de morceaux choisis, chansons faciles, réflexions organico-humoristiques d'une Québécoise en terrain ennemi, à conquérir ! Je me présente en chandail de joueur de baseball avec des grosses pantoufles en forme de *running shoes* que je n'aurais jamais achetées à Montréal mais qui, là-bas, m'apparaissent indispensables à la finalisation de mon costume. Je commence la performance en vidant mes poches de jeans qui débordent d'artéfacts (le contexte de la galerie s'y prête bien). Je mâche de la gomme en expliquant que c'est la coutume chez nous de réchauffer nos muscles avant de parler anglais et je plonge. Après la soirée de performances et un accueil plus que ricaneur, on se met à parler « philosophie », et je découvre que les lectures des philosophes français qui ont accompagné mes études ont également abrité celles des artistes canadiens. Je passe le reste de la semaine à interroger les références culturelles des gens que je rencontre : Bachelard ? Barthes ? Derrida ? Deleuze ?... rien à faire, on a eu les mêmes idoles de jeunesse. Je reviens avec l'impression de m'être promenée toute nue avec mes concepts et d'être une Américaine démasquée ! ou du moins *a real Canadian*.

Féministe, je pratique le coq-à-l'âne avec passion, le *melting pot* des genres, le *patchwork*, le *spoken word* (pratique qui englobe poésie, conte, performance axée sur le texte) ! Cette façon de faire ne me semble pas particulièrement américaine (plusieurs performeurs nippons y excellent), même si on l'associe au courant américain de la *beat generation* avec William Burroughs en tête. J'aime creuser sur le sens de la longueur. Inscriptions. Incisions. Cicatrices. Rhizomes ! Je fais des sillons pas des tombeaux. La fragmentation qui caractérise mon écriture me permet d'élaborer des structures

narratives qui échappent à la logique pour affronter la zone immensément grise et palpitante de l'inconscient collectif. Les critiques et les sémiologues y voient parfois un manque de cohésion, une superficialité que j'assume avec fierté. Là-dessus, je suis sûrement américaine !

Tout le monde a dans son corps un colon et une colonne y'a pas de honte...
L'inconscient c't'un continent, l'inconscient c't'incontinent comme dirait Lacan...
(Extrait de *Du derrière de ma tête*, performance donnée à Paris, au Café de la danse, lors du Festival Via6 1988.)

Je travaille avec le non-jeu performatif en circulant sur une ligne très mince entre la confession intime qui peut devenir indécente et l'aveu libérateur qui nous convie à célébrer ensemble dans un parcours initiatique. J'arpente la frontière entre la fiction et la réalité. Je recherche des états en demi-teintes. Sur scène, la sincérité est un sport extrême qui demande une grande forme physique et une grande prudence dans le dosage du tonus comme dans la fabrication d'une potion homéopathique. Parce que, libéré de la trame narrative et de l'identification artificielle de la représentation, le spectateur est aux prises avec ses propres repères. J'offre des balises. Je pose des questions et j'essaie d'y répondre par quatre chemins. À lui de faire des choix. Ce n'est pas un travail hermétique pour autant à cause de l'approche presque *stand-up* américaine (sans être nécessairement comique), qui me permet de prendre le pouls de la salle régulièrement et de rétablir la réalité de la représentation.

(Je me souviens [pendant les représentations de *Des mots, d'la dynamite, théâtre en forme de femme* dans la petite salle du Théâtre Prospero en 1995] d'avoir, avec le public, entendu un spectateur qui, après l'entracte, se faisait attendre en libérant sa vessie dans la toilette adjacente à la salle de spectacle. Pourquoi se presser puisqu'on est entre nous ? avais-je alors demandé. Il faut préciser que le jeune homme devait passer sur scène pour aller se rasseoir avant que l'on continue la représentation. Inutile de dire qu'il avait fait une entrée remarquée. Pendant une performance dans un centre d'artistes à Hull au début des années 90, un nouveau-né s'est mis à pleurer. Instantanément, la jeune mère et le public sont devenus nerveux alors que moi, j'ai tout arrêté pour écouter et attendre en souriant que l'inconfort se dissipe. J'ai pensé que c'était un moment important à ne pas censurer. Quelqu'un dans la salle se battait pour sa survie, ça valait bien une minute de silence.)

Dans chaque projet, j'essaie de dessiner le monde dans sa complexité et avec exactitude en décapant couche après couche les paradoxes du citoyen *homo sapiens*. Voilà pourquoi l'utilisation du lieu commun, de la culture populaire et du cliché sont des procédés très présents et assumés dans ma pratique. Ils établissent des relais, lieux de passages ou bulles d'oxygène nécessaires à la cohésion de l'ensemble, souvent en association avec des personnages qui traversent le synopsis : visiteurs furtifs, indicateurs ou raccourcis sémiologiques qui sont, le plus souvent, éjectés après usage.

Je trouve dommage que l'utilisation du kitsch ou de la culture populaire soient reçus avec suspicion en Amérique française alors qu'en Europe (je pense à deux spectacles vus récemment dans la programmation des Coups de théâtre, *l'Année du lièvre* des Pays-Bas et *Richard III* du Danemark, à plusieurs spectacles de la programmation du



FTA ou du défunt FIND) ils intègrent la culture pop (et souvent américaine !) avec une certaine grâce et un sérieux appliqué. Tandis que chez nous, on s'en méfie. On la parodie, on l'intègre avec des gros clins d'œil en signe de deuxième degré, qui font que notre honneur est sauf, ce qui, selon moi, est un procédé franchement de mauvais goût ou sinon, quand l'intégration est sincère, le kitsch est reçu comme étant de la naïveté, une faille d'articulation intellectuelle, au lieu d'y voir une source de saine subversion.

Je regarde souvent les spectacles européens avec envie. Ce qui me frappe ce n'est pas, de prime abord, l'artillerie technologique mais la cohésion du travail de la distribution. Mes pairs, assujettis aux normes des Conseils des arts, cautionnent ma recherche en solo mais ne me permettent pas de travailler en véritable « troupe », ce qui me donnerait la possibilité d'ouvrir le cercle des interprètes-collaborateurs et d'appro-

Œuvre de François Vincent.

fondir la recherche. Ce genre d'écriture demande un temps d'infusion ou d'incubation résolument lent... alors, ça prend des bidous et/ou le réseau de diffusion d'Ex Machina, par exemple, ce que nous n'avons pas et, à la longue, ça peut devenir frustrant et inquiétant d'essayer de partager un plaisir, une pure perte, qui se doit, à tout prix, d'être rentable.

Une Marocaine de 75 ans a appris avec surprise l'origine de la sensation de lourdeur au ventre qu'elle éprouvait. Un gynécologue a extrait de son abdomen un fœtus fossilisé de 3,7 kilos qu'elle portait depuis 46 ans. Il était enfermé dans une gangue calcaire, ce qui l'avait gardé intact pendant toutes ces années. (*L'actualité*, mars 2003, p. 96.) ■